

La Crise des Etrences

Par Tante Pierrette



POUR peu que vous ayez lu des magazines de Noël—anglais, français ou américains—de l'an dernier, vous y avez constaté une quasi-unanimité à dire qu'il se donne de moins en moins d'étrences durables, substantielles, de valeur. On a même prononcé le mot : crise des étrennes. Entendons-nous : il n'est pas question ici des étrennes aux enfants, lesquelles ne subissent pas de crise dans la quantité ; c'est plutôt dans la qualité, en ceci que, selon mon expression de l'an dernier, on donne "trop en vieux". A des marmots de six ans, on offre aujourd'hui ce qui s'offrait autrefois aux petits bons-hommes de dix.

C'est de nos étrennes à nous qu'il s'agit, mesdames. La quantité et la qualité diminuent-elles ? Les jeunes de 15 à 20 ans, les flancées interrogées ne disent pas tout à fait oui ; les autres n'osent pas dire non, loin de là.

En France, la crise éclate de toutes parts, M. Marcel Prévost écrivait à ce sujet : "Les choses ont bien changé depuis seulement une couple de lustres. J'évoque certains premiers janviers dans des maisons de naguère où l'on tenait table ouverte : le salon ne suffisait plus à contenir tout ce qu'y dépêchaient les fidèles convives. Des fleurs, et des bonbons, certes : mais aussi des bibelots, des écrins, des objets d'art, voire de petits meubles. On eût dit d'une exposition de cadeaux de mariage... Au milieu de cette abondante récolte, la Dame destinataire trônait comme une impératrice à qui ses sujets ont payé le tribut. Certes, elle avait pour tout

un sourire de grâce et un remerciement ingénieux ; mais parmi tant d'étrences, quelques-unes s'affirmaient pourtant ou plus précieuses, ou plus rares, ou d'un meilleur goût. Heureux ceux qui les avaient envoyées ! Ils recevaient un merci spécial qui faisait pâlir les autres d'envie... Ah ! C'était un grand moment de la vie sociale, le premier janvier d'autrefois.

—Tut cela est bien fini, croyez-moi, mon cher monsieur, me répond la lectrice. Les amis ne me donnent rien. Vous entendez, rien ! C'est étonnant ce que tout le monde est devenu... serré."

N'est-ce pas un peu notre faute, mesdames, si tout le monde est devenu serré ? N'est-il pas vrai que nous avons contribué, pour une grande part, à rendre la vie plus chère ? Nos goûts sont plus exigeants en tout ; nous voulons maison plus coûteuse et train de maison plus brillant ; nos réceptions sont plus nombreuses et plus coûteuses ; nos toilettes sont renouvelées plus souvent et leur prix a considérablement augmenté ; nos amusements les plus simples—tel le jeu de cartes—qui ne portaient autrefois aucune dépense pèsent de plus en plus, aujourd'hui, sur la bourse. Autrefois on se contentait de "paraître" raisonnablement, dans la mesure de ses moyens et en temps et lieu. Aujourd'hui on veut "paraître" tout le temps, en toutes occasions, sans tenir compte de la marge qui nous est possible. Cet argent que nous coûte ce "paraître", c'est presque toujours l'argent de ceux qui donnent des étrennes. Et il s'ensuit que, bombardés de demandes d'argent 365 jours de l'année, ces donateurs ne peuvent, le Jour de